

A MONSIEUR ALPHONSE DUCHESNE

MON CHER COMPLICE,

J'ai beau, comme Voltaire, ajouter chaque soir à mon *Pater* : « Mon Dieu, délivrez-moi de la rage de faire des livres! » je m'obstine à en écrire un nouveau tous les six mois, à mon grand dam et regret, — car je ne suis pas plus avancé que devant, n'ayant jamais pu acquérir le *saporis publici sermo* indispensable à quiconque veut faire sa fortune en même temps que sa réputation.

Riche? peu m'importe! J'aime les lettres d'un amour enthousiaste et désintéressé, non pour l'argent qu'elles font gagner aux « malins », mais pour les voluptés

qu'elles procurent aux délicats, et j'ai depuis longtemps renoncé à l'espoir d'être propriétaire de quoi que ce soit au monde.

Célèbre? Cette chimère m'a tenté, je l'avoue; j'aurais voulu émerger de la foule et de l'obscurité, donner à mon nom plébéien un éclat passager, — une fulguration d'étincelle, — et je n'ai pu avoir même la plus petite niche au Panthéon-Nadar.

J'en ai pris mon parti. D'ailleurs, les lettres consolent de tout, des méprisés du cœur et des déceptions de l'orgueil : je n'aspire plus aujourd'hui qu'à l'oubli et au repos.

Les lettres — et l'amitié. Il y aurait de l'ingratitude à ne pas me rappeler les encouragements que tu m'as prodigués aux heures de défaillance de ma vie. Quoique mon confrère, — plus que mon confrère, mon collaborateur en *Junius*, — tu n'as pas craint d'affirmer mon « talent » de ta parole et de ta signature. « La bonne opinion que vous avez de moi fait plus de la moitié de mon mérite, » écrivait Balzac à Vaugelas. Ton amitié pour moi fait tout mon « talent », mon cher Duchesne.

Aussi, pour t'en remercier, ai-je songé à te dédier ce livre, — le meilleur de tous ceux que j'ai publiés

jusqu'ici, si tant est que j'en aie écrit un seul bon, — en te priant d'excuser l'outréculante modestie du titre, que j'ai cependant essayé de justifier. *Le Fumier d'Ennius!* Tu en remueras en vain la paille, peut-être....

Ton

ALFRED DELVAU.

Tour de Crouy, décembre 1864.
